

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 2,50 francs. Abonnement annuel: 67 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

Une marche du Pays

«Marcher, c'est faire une chose à la fois, découvrir ce qui se présente au rythme le plus humain qui soit, permettre ainsi à la moisson d'impressions de s'engranger en nous pas à pas», écrit le pasteur Pierre-André Pouly dans un excellent article du dernier numéro de *Bonne Nouvelle*¹. De fait, on ne découvre bien un pays qu'avec les pieds. Pour l'automobiliste, les beautés du paysage sont avant tout une source d'inattention. En voiture, le voyage est un déplacement, rien de plus, et le territoire, du temps perdu.

La modernité tend à désincarner l'individu, à ne plus le définir que comme une conscience pourvue d'une volonté. Dans la foulée, la pensée politique se réduit à des jeux de réflexions abstraites sur les institutions, les traités, les lois, la répartition du pouvoir. Et les rédacteurs de *La Nation* ne prétendent certes pas être immunisés contre ce risque! Une bonne et longue marche – pas un exploit, six ou sept heures, juste de quoi rappeler l'homme à sa réalité corporelle plus ou moins douloureuse – ne peut qu'aider à remettre l'esprit et la chair à leur place.

C'est dans cette perspective que, depuis quatre ans, la *Ligue vaudoise* organise les «Marches du Pays». MM. Alexandre et Michel Pahud en sont les animateurs. Ils conçoivent tout, du projet d'ensemble au moindre détail. L'un et l'autre historiens et randonneurs, ils ponctuent la marche de commentaires sur les lieux-dits, les monu-

ments, les bornes, les points de vue et l'au-delà des points de vue.

La marche du 11 juin dernier présentait cette particularité, presque unimaginable aux yeux d'un praticien du 1:25 000, que l'entier de son tracé se trouvait sur une seule carte.

Nous partons de Buttes, dans le Val de Travers. Le temps de sortir de l'agglomération et une première rampe nous attend, droite mais de forte déclivité, à l'image de la route qu'avait tracée pour la France le déjà oublié M. Raffarin. Après deux ou trois cents mètres de marche, l'altitude prise par les marcheurs tout frais semble déjà considérable. Il n'y a personne. Bois, clairières et pâturages se succèdent. «Au fil de la marche, la pensée elle-même finit par arrêter de courir et vient épouser le rythme stable et structurant du pas», écrit M. Pouly. Oui, le souci de trouver son rythme, d'économiser son souffle, de proportionner ses pas occupe toute notre attention. Les autres soucis restent dans la plaine. Les montées sont aimables, mais constantes. Les odeurs circulent dans l'air, résine, sous-bois mouillés, terre. Une déchirure de la forêt nous ouvre une vue ample sur la Côte-aux-Fées. Quelques kilomètres plus loin et de nombreuses courbes de niveaux plus haut, nous arrivons aux Roches Blanches, qui marquent la frontière entre Neuchâtel et Vaud. Du côté neuchâtelois, c'est la forêt en pente forte, du côté vaudois, une falaise escarpée. Nous marchons

rapidement le long de l'arrête. Quelques bornes retiennent notre attention. Elles représentent d'un côté les armoiries anciennes de Neuchâtel, avec un pal chargé de trois chevrons, et de l'autre les armoiries vaudoises. L'une de ces bornes est datée de 1719, elle n'en porte pas moins le L et le P du Canton de Vaud moderne... C'est ainsi qu'on refait l'histoire.

Repas devant (ou derrière) la «face cachée du Chasseron», selon la formule d'un des Pahud. Fin des Roches Blanches, descente sur le col du Crêt de la Neige, couvert de vaches, et remontée sur le Chasseron. Au sommet, quelques cyclistes en luxueux costumes de vététistes papotent.

Contemplation du Pays dans toute sa longueur et dans une bonne partie de sa largeur. Il s'impose comme incroyablement stable et puissant. Les efforts des humains modernes ne l'ont guère modifié. C'est du moins le sentiment que s'échangent les randonneurs. Vus de là, les soucis politiques qui occupent nos esprits et travaillent nos corps sont sévèrement redimensionnés. Nos prévisions pessimistes perdent beaucoup de leur fiabilité. C'est un fait apaisant que les idéologues les plus malfaisants et les politiciens les plus insuffisants ne peuvent pas grand-chose contre les courbes du paysage, la ligne de crête des forêts, l'agencement des lacs, du Jura, de la plaine et des Alpes. La permanence du territoire soutient la permanence de la communauté qui y vit.

La course continue. Nous descendons sur les Rasses en coupant à travers champ. La végétation devient plus dense. Une dernière pause avant de pénétrer dans les gorges de Covatanaz.

C'est la marche de tous les contrastes: après une succession de vues panoramiques, notre regard est étroitement borné par les falaises et les à-pics creusés par l'Arnon. Il n'y a de dégagement que contre en haut. Le canyon s'évasera à l'arrivée à Vuitebœuf que nous traversons. Et la marche se termine cinq cents mètres plus loin, dans une gare en plein champ. Changement à Yverdon, séparation à Lausanne.

«La marche est une manière de se réapproprier sa véritable place d'humain sur la Terre, celle d'un être en chemin, en quête de "son" paysage, d'une terre ou d'une cité dont la promesse le hante», écrit encore le pasteur Pouly. Les participants de la marche l'ont senti avec force et reconnaissance.

Les «Marches du Pays» sont ouvertes à tout le monde. La suivante est en cours de préparation, pour le début de l'automne 2006. *La Nation* la signalera en temps opportun. Nous nous réjouissons de vous y associer.

OLIVIER DELACRÉTAZ

¹ Le mensuel de l'Eglise protestante vaudoise, N° 6-7, juillet - août 2005.

Revue de presse

Portrait d'un réac'

Les derniers numéros de l'*Hebdo* nous présentent une personnalité romande. Le 23 juin, sous le titre: «Comprendre ceux qui pensent autrement», nous avons pu apprécier le texte consacré à M. Uli Windisch, professeur de sociologie à l'Université de Genève:

Pour tous ceux qu'inonde le politiquement correct, Uli Windisch n'est pas un interlocuteur. C'est un être qui ne devrait pas être, un vestige, une relique, un scandale ambulante. Pour tout dire, un réactionnaire. Et on ne parle pas avec un réactionnaire. On le démasque et on le discrédite. Uli Windisch a donc beaucoup d'ennemis. On ne lui pardonne pas d'avoir osé compliquer le paysage anti-raciste en prenant acte de la montée de la criminalité étrangère. Il y a des choses qui ne se font pas et, surtout, qui ne se disent pas.

En réalité, c'est surtout un spécialiste de la communication et des médias, qui ne s'en laisse pas conter, un esprit libre et original, qui a toujours refusé, malgré de nombreuses sollicitations, de s'embarquer sous la bannière d'un parti politique quel qu'il soit. Homme de science, il a même long-

temps hésité entre les mathématiques et la sociologie. Il s'étonne que « dans les sciences sociales aujourd'hui, lors d'une nomination universitaire, l'orientation politique et syndicale du candidat ou de la candidate puisse être plus importante que la qualité de ses publications ». Conformément à ce qu'il a fait même depuis quarante ans, Uli Windisch engage ses étudiants à tenter de comprendre, sur le terrain, « ceux qui pensent à l'inverse de leurs propres idées ». Seule la lucidité importe, c'est-à-dire la volonté de regarder la réalité et de la déchiffrer, plutôt que de la juger!

C'est clair, M. Windisch est un réactionnaire non-conformiste de la pire espèce. C'est l'antithèse, nous dit-on, de son ennemi déclaré M. Jean Ziegler. D'où l'hostilité que M. Windisch suscite chez les collègues et les étudiants du bon bord.

Réflexions sur la course d'école

M. Jean Amann («La ministre des quatre fers en l'air», *La Liberté* du 2.07.2005) revient sur le grand événement vécu ces derniers jours:

[...] Les tireurs à 300 m n'ont plus de stand, les soldats n'ont plus d'arsenaux et l'armée n'a plus de soldats, De la Suisse éternelle, il ne reste rien et surtout pas les neiges du même qualificatif depuis que nous emballons les glaciers. Il ne reste rien, sauf la course d'école du Conseil fédéral.

Soudain, nous retrouvons foi en la Suisse. [...]

Suit la description de la course en trottinette et de la chute de M^{me} Calmy-Rey. L'auteur ajoute:

[...] Achille Casanova court, la relève. On lui pose un sparadrap sur la paume de la main. Micheline Calmy-Rey sourit du même sourire qu'elle adresse à Condoleezza Rice lorsqu'elle parle de Guantanamo. Couchepin soupire: il n'y a rien là-dedans qui relève de l'assurance de base.

Cette scène n'existe qu'en Suisse. Elle est unimaginable dans les monarchies qui nous entourent: est-ce que Jacques Chirac ou Dominique de Villepin pourraient se rétamer sous les yeux du pays goguenard? Imagine-t-on Gerhard Schröder faire de la trottinette en pantalon Sympatex? [...]

En Suisse, les représentants du peuple ressemblent au peuple. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Ils sont conseillers fédéraux et conseillères fédérales, mais ils pourraient très bien être avocat, prof d'uni, colonel à l'armée ou administratrice d'une société de diffusion de livres. Ils n'avaient pas vocation à présider aux destinées d'un pays. Ils sont là parce qu'ils étaient du bon canton, du bon parti, du bon sexe à un moment donné. Le hasard leur a donné un destin quand ils rêvaient d'une carrière. [...]

Nous n'envions pas les «monarques» étrangers démocratiquement élus et coupés du peuple. Nous apprécions au contraire le fait que le Conseil fédéral soit relativement proche de la population. Cela ne tient-il pas en partie à son organisation collégiale et à la présidence tournante qui empêche nos ministres de se donner trop d'importance? Que nos parlementaires fédéraux ne soient pas des professionnels les empêche aussi de former avec le Conseil fédéral une caste entièrement coupée de la population.

E. J.

Survivre à Antoine, par Michel Pont

Ce livre, je le vis pour la première fois, posé sur une table, lors d'un Entretien du mercredi soir organisé par la Ligue Vaudoise. Son format inhabituel (très petit) avait tout de suite attiré mon attention et son titre «Survivre à Antoine», où perçait une urgence qui contrastait avec ses dimensions minimalistes, m'avait silencieusement interpellé. Le nom de l'auteur – un journaliste dont je lisais parfois les articles et que j'avais croisé lors d'un débat sur l'école – suscita un sentiment de proximité aiguissant ma curiosité. J'eus à peine le temps de survoler la quatrième de couverture et de comprendre qu'il s'agissait pour l'auteur de ce témoignage autobiographique de survivre à la noyade accidentelle de son fils de quatre ans dont il se sentait responsable, que la conférence du jour commença, m'obligeant à lâcher l'ouvrage. Mais lui ne me lâchait plus. Je ne l'avais pas encore ouvert qu'il me hantait déjà.

Il aura suffi de la sous-estimation du danger représenté par une piscine pour un enfant de quatre ans et de quelques minutes d'inattention pour qu'un week-end familial en Provence bascule dans le cauchemar et que la vie de Michel Pont se transforme en chemin de croix. C'est ce parcours chaotique que tente de décrire l'auteur dans un texte bref et dense qui semble être une dernière tentative pour communiquer l'indicible, secouer le tabou qui entoure la mort dans notre société, et briser, ou du moins atténuer, le sentiment de solitude et d'exil dans lequel l'auteur a enfermé le drame.

La sobriété clinique de ce récit n'empêche pas sa lecture d'être éprouvante. Ainsi que l'affirme Michel Pont lui-même, «il faut une force importante pour résister à quelqu'un qui montre, par toutes ses réactions, qu'il est abattu et inconsolable, une force que peu de personnes possèdent.» (p. 55) Bien que la lecture en différé de ce témoignage, à la différence des explosions de révolte et de désespoir que les proches de Michel Pont devaient essayer de plein fouet, en amortissent les effets, il reste assez de violence contenue dans la chronique de ces quatre années de malheur pour laisser entrevoir au lec-

teur la démesure de la douleur et de la culpabilité ressenties, et lui donner par moments à lui aussi le «réflexe de fuir». Cependant, le filtre de l'écriture qui oblige l'auteur à canaliser cette violence dans une forme communicable, et la distance qu'elle installe entre l'auteur et son lecteur permettent à ce dernier d'écouter jusqu'au bout cette confession.

Derrière le fait-divers dont les journaux sont friands, il y a eu pour Michel Pont et sa famille ce dont la presse ne parle jamais et que trop souvent elle piétine : des semaines de sidération suivies par des mois de désespoir violent et de souffrance aiguë devant l'absence irréversible, des années de culpabilité, de révolte contre soi-même et contre Dieu, de quête éperdue de sens, de questions sans réponses, de lente assimilation de «l'ordre des choses» secouée à nouveau par des sursauts de révolte et par des douleurs fulgurantes.

L'auteur multiplie les images fortes pour donner au lecteur une petite idée de la dévastation intérieure provoquée par la mort de ce petit garçon tant aimé : «J'ai eu des mois le sentiment que mon monde intérieur était entièrement détruit, qu'il ne restait que des ruines. [...] Une zone totalement dévastée, inhabitée, inhabitable.» (p. 43-44) ou encore «depuis qu'Antoine est parti, j'ai le sentiment d'être carbonisé de l'intérieur.» (p. 114). Il se décrit lui-même comme une coquille vide, comme un être amputé d'une partie de lui-même, l'autre partie ayant sombré au fond de l'eau avec Antoine, ou encore comme une sorte de mort-vivant : «Une partie de moi est morte avec lui. L'autre survit tant bien que mal.» (p. 46).

Tapi derrière la douleur de l'absence et la rendant plus insoutenable encore, il y a, omniprésent, le sentiment de culpabilité d'un père qui, faute d'avoir correctement évalué le danger, «n'a pas été présent au bon moment» et qui ne peut se pardonner «cette inconscience». Comme la douleur et la colère, il traverse tout le livre comme il traverse la vie de l'auteur, semblant parfois s'apaiser, mais ressurgissant de manière inattendue au détour d'une phrase, tout aussi vif qu'au premier ins-

tant, tel un acide versé sur une plaie vive. Le fardeau de cette culpabilité est inimaginable et pourtant on sent que l'auteur ne s'en laissera pas délester facilement.

De cette souffrance à la limite du supportable naît une terrible colère contre «l'ordre des choses» et contre «l'ordonnateur des choses», même hypothétique, qui veut ou permet une telle dose de désespoir. Il ne lui pardonne pas de lui avoir «volé son fils» et il l'accuse de «s'être trompé de cible», car il aurait préféré mourir à la place de son enfant. De cette lutte il sort épuisé mais refuse cependant catégoriquement de déposer les armes.

A ces sentiments de dépossession, de culpabilité et de révolte s'ajoute le sentiment d'isolement provoqué par son incapacité à expliquer et à faire partager à d'autres l'ampleur et la brutalité de ce qu'il ressent. Cette impuissance est due en partie aux limites du langage, qui marque d'ailleurs le caractère hors norme de l'expérience en ne proposant pas de terme spécifique pour parler d'un parent qui perd un enfant, mais aussi au fait que peu de gens ont envie de faire l'effort d'entrer dans une détresse d'une si terrible intensité ou simplement d'en être les témoins muets. Dans une société qui a fait de la mort, de la souffrance et de la culpabilité des tabous, rares sont les gens disposant des ressources intérieures nécessaires pour accompagner silencieusement l'endeuillé en l'écoulant hurler sa douleur et ses remords, sans lui asséner des «réponses qu'il juge inacceptables» (p. 33) qu'elles soient traditionnelles ou anti-conventionnelles.

On souhaiterait pour Michel Pont et pour notre tranquillité d'âme qu'une telle douleur connaisse un apaisement au fil du temps, mais l'auteur est formel : elle perdure bien au-delà de ce que l'on considère généralement comme une durée acceptable. La mutilation est définitive et la blessure ne cicatrise jamais entièrement. On peut seulement apprendre à apprivoiser cette douleur, à l'intégrer comme un élément constitutif de son existence. Ce qui représente une vérité difficilement acceptable pour une société foncière-

ment hédoniste qui relègue dans les marges tout ce qui dérange son appétit de jouissance et qui qualifie de pathologique toute incapacité prolongée au bonheur. L'idée d'un chagrin durable ne fait plus partie de l'arsenal conceptuel de nos sociétés. A partir d'un certain moment, le sentiment d'isolement de Michel Pont a été accentué par le fait qu'il n'avait plus le droit de parler de son désarroi, ni même d'évoquer son fils, beaucoup de gens considérant qu'il était temps de «tourner la page».

Le tabou superstitieux entourant la mort nous protège tant que nous ou nos intimes ne sommes pas directement concernés par elle, mais à lire Michel Pont on comprend qu'il se retourne contre nous dès que nous y sommes confrontés sans espoir de fuite, pesant sur nous plus lourdement que la dalle du tombeau. Il isole les endeuillés et les mourants qui, comme l'auteur, comprennent rapidement que dans notre société «on vit seul et que devant la mort on est encore plus seul.» (p. 57). Il les contraint au repli sur eux-mêmes et à l'exil au milieu des vivants.

Tout dans l'histoire de Michel Pont a contribué à faire de lui «un intouchable» : la mort frappant un enfant, les circonstances du drame, la violence et la durée de son chagrin, son sentiment d'inexpiable culpabilité mais aussi, comme il l'admet lui-même, son caractère naturellement intransigeant et ombrageux. Depuis la mort de son fils, le fossé de l'incompréhension n'a cessé de se creuser entre lui et ses contemporains. Son attitude résolument virile face à la mort, la souffrance, sa responsabilité contrastent trop avec la superficialité, la mollesse et l'auto-indulgence de son époque. Même sa révolte contre Dieu, marquée du sceau de cette énergie, entre en conflit avec le mièvre sentimentalisme ambiant. Mais ce qui ne peut plus se dire peut encore s'écrire et ce qui ne peut être entendu de vive voix peut encore être lu. Puisse ce petit livre servir de passerelle entre lui et ceux qui accepteront de s'y aventurer, aidant l'un à sortir de sa dangereuse solitude et les autres à s'extraire du «grand divertissement».

LAURENCE BENOIT

A propos de l'opéra *Le Monde Bis* «Teugiv reivilo feh'c nos a te sib rueoh'c ua eriolg!»

L'Ensemble Vocal Bis vient de créer chez Barnabé, à Servion, un opéra, *Le Monde Bis*, dont le texte (si l'on peut parler d'un texte) et la musique sont dus à François Margot, musicien bien connu du milieu musical romand. Disons-le franchement : autant le livret est à peu près inexistant, autant la musique est remarquable, et même digne d'être non seulement conservée, mais de figurer au

répertoire de nos sociétés de concert. De quoi s'agit-il ?

Z, client notoire d'un centre de remise en forme, accepte la proposition de sa masseuse d'expérimenter sur lui des manipulations magiques qui vont le conduire non pas au paradis, mais au «monde bis». Toute la partie centrale de l'opéra est alors constituée par les vains efforts de Z de se faire comprendre des gens «bis», lesquels d'ailleurs ne semblent guère saisir l'intérêt qu'il y aurait à comprendre quoi que ce soit, entraînés qu'ils sont par deux personnages facétieux. Retour au monde premier, désillusion de Z. Fin de l'opéra.

La première partie met donc en scène les clients du centre de bien-être, tout d'abord autour d'un bellâtre prétentieux, puis de Z, le héros. La mise en scène, la musique, les chœurs et leur chorégraphie, tout est excellent et frappe autant les yeux que l'oreille de manière convaincante. Visiblement, François Margot est ici inspiré. Thierry Dagon,

contre-ténor, qui incarne d'abord le bellâtre, puis le personnage burlesque du monde bis, a une forte présence vocale et une gestuelle impayable ; Philippe Renaud-Danthe, baryton, joue et chante le rôle du héros avec une belle autorité ; Hiroko Kawamichi, soprano, est une vraie artiste d'opéra, amusante et vive comédienne dans le rôle du second personnage du bis, tandis que Christine Crépon-Piguet, mezzo-soprano, donne tout son relief à son rôle d'accompagnatrice du héros.

En revanche, dans la partie centrale, le seul fait que les protagonistes du monde bis ne peuvent se comprendre et ne parlent et chantent que par onomatopées, peut donner une idée de la substance du livret. On pense au fameux air de Papageno à bouche fermée : qu'en eût-il été si tous les acteurs de la *Flûte* avaient été soumis au même régime durant un acte entier ?... La seule phrase digne de ce nom est celle qui figure en exergue. Lisez-la donc à l'envers !

Il n'en reste pas moins que les mouvements de ballet des deux parties de l'Ensemble Vocal Bis, leurs costumes chatoyants, jaune-orange pour les dames, bleus pour les hommes, leur précision vocale, en un mot leur parfaite préparation, font regretter qu'ils n'aient pas eu une partition aussi substantielle à maîtriser que celle du début.

On se prend à suggérer au compositeur, si l'on ose, qu'il reprenne toute sa partition pour en faire réellement une musique de ballet. Cela pourrait être féérique.

L'Ensemble Vocal Bis fête ses vingt ans. D'avoir créé une œuvre nouvelle et importante pour cette circonstance mérite de chaleureuses félicitations, comme les méritent aussi son directeur Olivier Piguet et le metteur en scène Olivier Robert. Avec leurs chanteurs nous dirons donc : «Gloire au chœur bis et à son chef Olivier Piguet!»

D. L.

LA NATION

Rédacteur responsable :
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration :
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet : www.ligue-vaudoise.ch
Courriel : courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

Les Mémoires de Soljénitsyne

Le deuxième tome des Mémoires d'Alexandre Soljénitsyne (*Esquisses d'exil*, sous-titré *Le grain tombé entre les meules II*), vient de paraître en traduction française (Fayard 2005 – l'original russe est de 2003); il couvre les années 1979 à 1994, le premier tome portant sur les années 1974 – date de l'exil forcé en Suisse puis en Amérique – à 1978. On y trouve la suite du combat mené par l'écrivain contre le régime dictatorial et sanguinaire du parti communiste. Le début historique de ce combat fait le sujet d'un premier ouvrage, *Le Chêne et le Veau*, complété ensuite par *Les Invisibles* (ainsi sont nommés les collaborateurs dont les noms n'ont pu être révélés qu'après que tout risque ait disparu pour eux).

L'ensemble des Mémoires ressemble, d'un certain côté, à un roman policier, où se joue un jeu mortel, sans pardon, où l'audace, la ruse, le secret, la confiance dans des partenaires inconnus sont constamment présents, parfois la trahison. Mais le principal intérêt de cette œuvre n'est pas là, on s'en doute. Il est dans le regard porté par un témoin d'une grande intelligence, mémoire et maîtrise littéraire, sur l'état de deux sociétés politiques, de part et d'autre du rideau de fer. Le jugement de Soljénitsyne, tout d'abord bienveillant sur notre Occident (en fait, c'était, de sa part, avant l'exil, autant un espoir qu'un constat, car c'est en s'appuyant sur l'opinion du monde « libre » qu'il a pu construire et réussir son opposition au régime), ce jugement a fait place à une critique de plus en plus explicite et argumentée au fur et à mesure d'une prise de conscience des faiblesses, aveuglements et compromissions de notre monde. En contrepartie, et c'est aussi un des intérêts de ces mémoires, l'Occident, qui a admiré un opposant courageux au totalitarisme dont il était l'ennemi, a imaginé qu'il recevait chez lui un personnage prestigieux, prix Nobel de littérature, qui lui rendrait en louanges l'immense service, le sauvetage qu'il lui offrait. Le malentendu n'a pas été long à se manifester; il était même senti avant l'émigration.

Il n'est pas possible de suivre l'auteur dans les treize ou quatorze cents pages de ses mémoires, même si leur lecture est captivante. Contentons-nous d'y choisir les passages qui illustrent au mieux la personnalité de Soljénitsyne, le sens de sa vie et de son action, ses engagements entiers, les convictions et bases spirituelles qui le guident constamment. On peut y apprécier la beauté de son style, l'ampleur poétique de l'écriture, étoffée par une connaissance étendue de la matière traitée, mais aussi la simplicité de la parole qui touche souvent à la conversation familière, au tu et au toi, ou alors la joyeuse ironie et le souffle de ses attaques contre l'adversaire et l'hypocrite, la canaille, les effrontés et les truands qui occupent les places. Notre société occidentale en est, elle aussi, plus d'une fois, pour notre profit, la victime.

Tout d'abord, une réflexion initiale: *Je ne me représentais pas encore clairement l'incompréhension et la réaction de rejet dont je serais l'objet. L'Occident n'était que l'endroit lointain où s'imprimaient mes œuvres, je ne le sentais pas avec le bout de mes nerfs. Je ne sentais absolument pas que, là-bas, l'opinion publique dominante avait déjà commencé à se détourner de moi depuis deux ans: depuis ma Lettre au Patriarche à cause de mon attention soutenue pour l'orthodoxie, depuis Août parce que j'y condamnais libéraux et révolutionnaires, et y approuvais le service des armes.*

Pour l'Occident, le tableau était celui-ci: ils avaient défendu contre le féroce gouvernement soviétique un héros démocrate

et socialiste (si fort était le désir de comprendre les choses ainsi). Et, alors qu'ils m'avaient sauvé, je me révélais pas socialiste pour un sou. Je n'étais donc pas en communion d'idées avec l'Occident, j'étais même peut-être son adversaire? Qui avaient-ils donc sauvé?

Puis commence le séjour en Suisse, après une brève réception chez Heinrich Böll, en Allemagne. La Suisse, dont l'accueil, par le Président de la Ville de Zurich, est cordial et généreux, n'offre cependant pas suffisamment de garanties contre les mille et une sollicitations de la presse, des médias, des organisateurs de rendez-vous et de conférences, les téléphones, les milliers de lettres, télégrammes et cadeaux de toute provenance qui affluent et à quoi Soljénitsyne se résout à répondre enfin par un message public confié à l'ATS. Car rien ne doit le distraire du but prioritaire qu'il s'est fixé: écrire l'histoire de la Révolution soviétique. Il faut pouvoir se protéger contre toutes les distractions superflues, mais encore, sérieusement, contre les entreprises du KGB qui le suit à la trace.

Parmi les innombrables sollicitations reçues, rares sont d'ailleurs celles qui sont acceptables: *Une fois, puis une seconde, on vient me voir de la part du NTS (l'Union populaire du travail, des antibolchéviques anciens et solides): ceux-là, impossible de ne pas les recevoir. Mais voici déjà la deuxième, sinon la troisième lettre des responsables d'Amnesty International pour obtenir un rendez-vous. On peut les comprendre: je suis connu maintenant comme un homme qui combat les prisons et les camps – et que font-ils d'autre eux-mêmes? Cependant, alors que j'étais encore en URSS, j'avais déjà compris grâce aux radios occidentales: ils cherchent les sous tombés seulement à l'aplomb du réverbère, là où on les voit bien (c'est-à-dire dans les pays occidentaux, où l'information pénètre tout), mais ceux qui ont roulé dans les coins sombres du totalitarisme, ah non, pas question de les chercher. Je ne leur répondis pas une seule fois, tout simplement (leur expliquer aurait été une entreprise sans espoir), et ne les vis jamais.*

C'est en Suisse aussi qu'avec l'aide de son avocat, et en révélant le réseau clandestin de naguère, Soljénitsyne parvient à créer à Moscou un «Fonds social» privé: *Ce fonds s'appellerait «Fonds social russe» et nous y verserions intégralement les droits d'auteur de l'Archipel pour le monde entier. On aiderait d'abord les zeks et les persécutés, mais sans négliger non plus la culture russe, l'édition russe, auxquels s'ajouteraient peut-être, plus tard, des travaux de restauration en Russie. [...] Après, nous nous creuserons la tête pour inventer un moyen d'envoyer l'argent de l'autre côté.*

On imagine difficilement comment, d'ici, on a pu faire passer à ce Fonds, en pleine URSS, des millions de roubles; il y eut des méthodes «régulières», d'autres le furent moins, entre autres cette astuce pour contourner un taux de change artificiel: *Le procédé fructueux était celui-ci: des personnes partant en émigration laissaient au Fonds, en URSS, de l'argent soviétique, et en Occident le Fonds leur versait l'équivalent en dollars au cours réel, un dollar pour trois, puis pour quatre roubles. Quand les bolchéviques commencèrent à mettre dans leur poche 65% du montant des virements, cela n'eut plus de sens d'envoyer de l'argent par la voie officielle. Alors nous trouvâmes une combinaison ingénieuse et discrète. Seul l'Etat a le droit de posséder des devises. Mais lorsque les citoyens soviétiques se rendent à l'étranger, ils changent avec joie autant d'argent qu'ils peuvent. On se mit donc à pratiquer*

le change en sens inverse: il s'agissait d'acheter contre des francs nos bons vieux roubles soviétiques; impossible d'envoyer en URSS des billets tout frais, issus d'une même série. Le travail consistait à faire parvenir cet argent à Paris, à Nikita Struve, en passant la frontière avec une valise. Struve, lui, connaissait toujours nos agents secrets assurant la liaison avec nos canaux en URSS – et il plaçait de plus quelquefois dans un poste diplomatique français à Moscou certains de ses anciens étudiants en russe à l'université. Ainsi étaient donc acheminés jusqu'à Moscou des liasses de billets soviétiques fatigués représentant des millions et des millions; des intermédiaires les transmettaient alors aux répartiteurs du Fonds.

Pour continuer son œuvre d'écrivain et historien, Soljénitsyne choisit de résider aux Etats-Unis, où il peut s'entourer d'espace, de solitude, de protection, et en plus, avoir accès à des archives russes (entre autres celles de la Première Émigration suivant la révolution) comme nulle part ailleurs. Las, l'opinion générale, la presse avant tout, ne le comprend pas mieux qu'en Europe: *Il faut dire aussi que, dès mes premiers pas en Occident, j'avais tout fait pour que l'opinion publique et le monde de l'imprimé se détournent de moi: et en me manifestant comme un ennemi du socialisme, et en publiant la Lettre aux dirigeants («trahison de la démocratie!»), et en rugissant contre la presse.*

Une interview à la BBC est l'occasion d'en prendre à nouveau conscience: *Il se trouva un commentateur vedette pour me faire la leçon en disant que je m'aventurais à juger de l'expérience du monde en partant d'une expérience limitée, celle de l'existence soviétique et des camps. Oh, bien entendu! La vie et la mort, la privation de liberté et la faim, l'âme qu'on fait grandir en soi malgré le corps prisonnier, – comme cela est limité en regard du monde éclatant des partis politiques, des derniers cours de la bourse, de la distraction sans bornes et du tourisme exotique.*

Ce qui sidérait et indignait le plus unanimement la critique américaine, c'était que je pusse être aussi assuré d'avoir raison. Car il est clair que tous les avis, sur n'importe quel sujet, ne peuvent que s'équilibrer, il ne saurait être question de d'équilibre, du pluralisme courant, de «fifty-fifty», et que nul ne possède la vérité, d'ailleurs elle ne saurait exister en ce bas monde, toutes les idées ont les mêmes droits! Et si je fais montre d'une telle assurance, c'est que je me prends pour le Messie! La règle anglo-saxonne du «fifty-fifty», dans le domaine des idées, cela veut dire: relabourer le terrain par le travers et s'efforcer de démolir tout ce qui a été dit et fait précédemment par quelqu'un. A la suite de mon interview, sur une même durée de 45 minutes, la BBC donna d'abord la parole à trois Anglais avisés qui, sans se départir de leur aplomb, expliquèrent en quoi l'écrivain russe ne comprenait rien à l'histoire de son pays, alors qu'eux trois, oui. Puis – pendant les 45 minutes suivantes –, trois «dissidents», éternels et péremptoirs, affirmèrent encore une fois que c'était eux qui comprenaient la Russie, et pas moi.

Lors d'un voyage en Extrême-Orient, l'impression laissée par les populations japonaise et chinoise (à Taïwan), leur tenue, dans la rue, lors de fêtes, de danses ou en toutes circonstances, est en contraste total avec les populations du Nouveau Monde; ainsi, à l'escale de retour à Los Angeles, *l'atmosphère américaine, avec sa grossièreté, me heurta désagréablement: des hommes d'âge adulte en train de siffler dans le hall, des donzelles d'allure dévergondée, de grosses négresses pontifiant à*

l'envi. Sensation d'un pays terriblement étranger. Et l'avion de la TWA, à l'intérieur pareil à un hangar obscur et inhospitalier, avec le maximum de fauteuils serrés les uns contre les autres. Des hôtesses mal tenues, lentes à réagir. Ces mines toutes gonflées d'assurance, avec cela que pour les Américains l'avion ou le tramway, c'est tout un. Ils calent leurs genoux contre le siège de devant, et trois heures durant un film imbécile se contorsionne sur l'écran.

Soljénitsyne et sa famille étaient des apatrides, déchus de la nationalité soviétique, obligés donc de faire des demandes de visa compliquées à chaque voyage; à cela s'ajoutait le risque que leurs papiers se promenaient à chaque fois, pendant plusieurs semaines, entre différents consulats, offrant au KGB la possibilité de suivre à la trace leurs déplacements. Décision fut prise de demander la nationalité américaine, malgré les conflits de conscience que cela fait naître chez des patriotes russes; les démarches furent faites par leur secrétaire, qui signa lui-même les formalités nécessaires. Mais quand il fallut prêter le serment, à main levée, de défendre la nouvelle patrie jusqu'au don de son sang: *«j'accepte d'assumer cette obligation sans aucune restriction mentale ou intention de m'y dérober...»*

La voilà, l'écharde dans ma chair. Bien sûr que j'y mets une restriction: contre les Russes, jamais je ne ferai la guerre.

Et alors? Dans les réunions soviétiques, avons-nous assez raconté de bobards? Et jadis, dans l'Armée rouge, quand je prêtai serment, sans faire corps avec l'élite stalinienne? comme si de rien n'était...

C'est bien vrai, mais cela me tracasse quand même. Un serment, le sot en rit, le sage en tremble.

Finalement, il envoia à la cérémonie sa femme et l'un de ses fils, ce dont l'Administration et la presse se contentent.

Le séjour aux Etats-Unis se termine pour Soljénitsyne avec la possibilité de rentrer en Russie, après avoir assisté de l'extérieur à la disparition du régime soviétique, par ce qu'il interprète comme un épuiement naturel, une cachexie mortelle:

Ce n'était ni un soulèvement dissident, ni un concours de circonstances, ni une «trahison» de Gorbatchev qui rendait la voie de plus en plus étroite au régime des bolchéviques. C'était la faillite du communisme, provoquée par des causes intérieures, et tôt ou tard inévitable: mourir de sénilité précoce, parce que, dans sa «religion» terrestre, l'esprit, à la longue, était venu à manquer; les sacrifices préalables à l'avènement de l'«avenir radieux» avaient pris fin, les guides du peuple et les chefs de chantier s'étaient endormis sur leurs lauriers, réduits peu à peu à la condition porcine. Gorbatchev, c'est sûr, n'a rien fait bouger de fondamental en deux ans – ni en économie, ni dans le rapport des forces sociales, ni dans l'avitissement général à quoi se réduit la vie quotidienne. (La seule chose qui a connu un complet succès, c'est le culte qu'on lui voue en Occident.)

Signes du «dégel»: la virulence des attaques contre les ennemis s'affaiblit: *C'est cela même qui était stupéfiant: après avoir été traité de traître à la patrie, de vlassovien littéraire, d'ennemi du peuple, d'agents de la CIA, se voir traiter tout simplement d'olibrius!*

La rentrée au pays se fera, selon les vœux de Soljénitsyne (Lettre à Eltsine du 26 avril 1994) discrètement, sans réception officielle, en l'abordant par la Sibérie, puis en le parcourant d'étape en étape, de façon à en reprendre connaissance, naturellement et sans apprêt, pour le cas où il aurait à mener une action publique.

GEORGES PERRIN

Quand l'EERV sonde l'âme des Vaudois

Le Conseil synodal de l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud (EERV) a récemment mandaté un institut réputé (MIS-Trend) pour effectuer un sondage auprès d'un échantillon de 600 Vaudois. Parallèlement, il a réalisé une «consultation écrite» auprès d'un groupe de septante «experts» formé de «personnalités de la société civile» et de responsables de l'Eglise au niveau local.¹ On ne sait malheureusement pas qui sont ces personnalités si éminentes, ni en quoi elles sont expertes.

La vérité des statistiques

Mais venons-en aux révélations de ce sondage! On y apprend² que, pour les Vaudois, le rôle d'une «institution religieuse» est, dans un ordre de priorité: proposer des formes de soutien moral et spirituel aux personnes seules; soutenir et promouvoir l'action sociale et entretenir des contacts avec les grandes religions. Sachant que seuls 38% des Vaudois se disent protestants, qu'à peine 8% de la population fréquente un culte de l'EERV au moins une fois par mois, on aurait désiré savoir ce que ceux-ci attendaient de l'Eglise. Cependant, ces informations, peut-être jugées sensibles, ne nous sont pas divulguées.³

Le sondage nous donne aussi les points forts du protestantisme: «Il soutient la démocratie et les droits de l'homme» (ah bon, et ceux de la femme?); «il se base sur la Bible»⁴ certes, mais encore «il enseigne des valeurs telles que l'honnêteté et le sens du service» et «reconnaît à chacun-e le droit de choisir sa propre religion» (doit-on comprendre que nous devons tous nous fabriquer une religion individuelle en réaction à une société basée sur la conversion forcée?).

Face à certaines questions posées aux sondés, on reste perplexe. Par exemple, lorsqu'il est demandé (sans différencier les réponses des protestants, des catholiques et des personnes sans appartenance): à qui doit s'adresser l'EERV? 77% des sondés estiment qu'elle doit s'adresser à tout le monde, et non pas aux seuls protestants! Evidemment, mais pourquoi: pour annoncer l'Evangile, proposer une offre culturelle jeune ou soutenir la démocratie?

On frémit par contre, quand on apprend que seuls 57% des réformés vaudois estiment que le Canton souffrirait beaucoup de la disparition de l'EERV (à peine plus que les 51% de catholiques). On peut aussi s'amuser à faire des pronostics sur la disparition du protestantisme dans notre pays en rapprochant le fait que 81% des réformés s'estiment protestants à cause de l'éducation qu'ils ont reçue et le fait que l'activité de l'EERV jugée la moins en adéquation avec son importance est la formation dispensée aux enfants.

Du souffle pour l'Eglise

Voilà donc un sondage malléable qui montre les mille attentes de la population envers les organisations spirituelles et sociales dont l'enseignement capital est que 72% des contribuables estiment l'aide de l'Etat aux Eglises comme justifiée! Sur cette base solide, le Conseil synodal a donc posé quelques constats afin de définir ses priorités pour faire «moins avec moins», suite à la diminution du soutien étatique.

Si le gouvernement de l'EERV affirme d'emblée que «l'annonce, le partage et l'expérience communautaire de l'Evangile restent la raison d'être fondamentale de l'EERV», il s'empresse de refuser toute tentation de «communautarisme». Recon-

naissant toutefois qu'il «est peu motivant de s'affilier à une communauté trop virtuelle», le Conseil synodal définit comme «une des grandes spécificités de l'EERV [...] de se vouloir consciemment pluraliste – théologie de la grâce et liberté individuelle obligent.»

Ainsi le gouvernement de l'Eglise estime qu'un «double mouvement paradoxal semble s'imposer à l'EERV: celui de revaloriser, d'étoffer, voire de réinventer la vie communautaire; et celui de limiter celle-ci, pour qu'elle ne se renferme pas sur elle-même.» Ainsi, «on limitera les cultes réformés dominicaux classiques au profit d'une diversification des rassemblements communautaires.» On admet, toutefois, qu'on ne peut supprimer totalement les premiers «qui demeurent, à vues humaines, le noyau symbolique de la vie communautaire chrétienne...»

Le culte et la communauté

Nous ne pouvons accepter cette manière de considérer le culte comme un moindre mal appelé à être transformé et remplacé. A vue divine, le culte est le lieu de rencontre entre Dieu et son peuple, où le Christ envoyé pour sauver le monde se donne totalement aux hommes dans la Parole et les Sacrements. C'est le don parfait de Dieu, le signe même de son alliance avec ses créatures, l'horizon indépassable de notre humanité.

Si les chrétiens, sel du monde, doivent se garder de se retirer en club fermé, ils doivent aussi prendre garde à ne pas perdre leur saveur en oubliant de rappeler au monde les exigences et la beauté de la vie en Christ. L'Eglise réformée, qui insiste tant sur la foi et la responsabilité individuelle, doit considérer comme une de ses tâches premières de dire et redire à ses contemporains le chemin qui mène à l'acceptation de l'amour de Dieu et au Salut. Fille de la Réforme, elle doit sans cesse proclamer la Grâce de Dieu.

L'Eglise est le corps du Christ, elle est la communauté vivante de tous les baptisés. Cependant, elle n'est pas «communautariste» au sens où semble l'entendre le Conseil synodal. Elle est uniquement fondée sur la foi au Dieu trinitaire, elle est ouverte à tous ceux qui désirent se tourner

vers Lui quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. Une communauté ouverte nécessaire au soutien tant matériel que spirituel de ses membres.

L'idée de remplacer les cultes multitudes par des célébrations s'adressant chacune à un public spécifique nous paraît au contraire renfermer le germe du communautarisme. Quelle tristesse si chaque membre d'une famille devait aller dans un lieu de culte différent selon son âge, son sexe, ses goûts ou ses envies. Si nous réformés ne pouvons plus vivre notre foi ensemble, si les membres de l'EERV vivent en petites cliques étanches, comment pourrions-nous nous ouvrir aux autres chrétiens et au monde?

Le rapport *Valeurs & priorités* d'où sont tirées les propositions du Conseil synodal présentées dans cet article a été refusé par le Synode lors de sa session du 24 juin dernier, pour des raisons toujours difficiles à établir dans une assemblée parlementaire. Les responsables de notre Eglise devront donc remettre l'ouvrage sur le métier. Nous souhaitons qu'ils s'appuient, pour fixer la marche de l'EERV, sur les enseignements de l'Ecriture et ce qu'Elle nous dit de l'Eglise, le peuple de Dieu, plutôt que sur les sondages et les théories de la sociologie progressiste. Nous sommes confiants que, se fondant sur des bases solides, l'EERV peut trouver le souffle pour être témoin du Royaume dans ce pays.

OLIVIER KLUNGE

¹ Les citations sont tirées du Rapport *Valeurs & priorités* du Conseil synodal au Synode.

² Rapport de l'Ecole d'études sociales et pédagogiques de Lausanne, *Image de l'Eglise protestante du Canton de Vaud*.

³ Nous avons écrit au Conseil synodal pour obtenir les données précises relatives à ce sondage. Il nous a envoyé les rapports susmentionnés où les données publiées sont soigneusement sélectionnées.

⁴ Il est piquant de noter que l'activité de l'EERV dans ce registre est jugée «insuffisamment adaptée»!

Jésus, un Dieu? Et si on Le laissait parler?

Sous le titre «Vrai Dieu venu du vrai Dieu», M. P.-F. Vulliemin dans *La Nation* du 5 juin défend la divinité du Christ et le dogme trinitaire. Il cite des textes où Jésus est appelé Dieu mais pas un seul où l'on entendrait Jésus affirmer sa divinité. Il s'adresse à Dieu comme à son Père, quand il dit qui il est, il se donne le nom de Fils de l'homme, cinquante fois dans les Evangiles: «Quand le Fils de l'homme viendra,

trouvera-t-il la foi sur la terre?» (Luc 18,8). Il dit cependant dans saint Jean: *Quand j'aurai été élevé de la terre je les attirerai tous*. Etre élevé de la terre est l'expression courante du supplice de la croix, c'est la seule chose que saint Paul veut savoir, comme il l'écrit à l'Eglise de Corinthe (1 Cor, 2, 2). Telle est la confession de foi chrétienne.

OLIVIER VUILLE

Bonnes nouvelles du football vaudois

En cette fin de saison sportive, le petit monde du football vaudois a plusieurs raisons de se réjouir: promotion d'Yverdon-Sport, puis celle du FC Lausanne-Sport, ainsi que la création de la *Fondation Foot Avenir*.

La chronique sportive de *La Nation* (N° 1760 du 10 juin 2005) avait salué comme il se doit la promotion d'Yverdon en ligue A («super league»). Le retour du Lausanne-Sport en ligue B («challenge league») est encore plus réjouissant. Deux ans après la faillite financière et la relégation administrative, puis un an seulement après la promotion sportive de deuxième en première ligue amateur, le club de la capitale vaudoise retrouve donc la ligue dite nationale.

Il faut relever les grands mérites du président Philippe Guignard, restaurateur et confiseur d'Orbe. Il a su s'entourer d'un comité efficace et d'un entraîneur capable (Gérard Castella), faire confiance à une équipe de jeunes joueurs talentueux, répartir sur des bases morales et financières saines, et enfin retrouver un soutien populaire qui avait fortement diminué.

Sur le terrain, le LS a terminé en tête de son groupe de championnat. Ensuite,

les Lausannois ont su négocier victorieusement leurs quatre matches de finales, d'abord contre les Soleurois de Wangen bei Olten (2-2 et 6-1), ensuite contre les Genevois de Carouge (2-1 et 3-3).

Dans le domaine de la formation, il faut saluer la création de la *Fondation Foot Avenir*, qui a pour but de former les jeunes footballeurs vaudois à leur carrière sportive, mais aussi à leur reconversion professionnelle. Présidé par Philippe Pidoux, Conseiller d'Etat honoraire, le Conseil de fondation comprend des représentants de l'économie vaudoise (Retraites populaires, BCV et ECA), ainsi que les présidents Cornu (Yverdon) et Guignard (Lausanne). Cette réunion de «la flûte sèche» et de «l'amuse-bouche moelleux», comme le disait un ami, devrait assurer au football vaudois une relève et une unité indispensables à son avenir.

A. ROCHAT

P.-S.: Philippe Guignard a annoncé qu'il abandonnait la présidence de l'association du Lausanne-Sport football, mais qu'il restait à la tête de la société anonyme chapeautant la première équipe (LS Vaud foot SA). Il ne quitte donc heureusement pas le navire!

Le Coin du Ronchon

Onde rouge

La framboise est rouge, c'est irréfutable. Mais tout ce qui est rouge n'est pas framboise. C'est tout aussi irréfutable. On ne saurait donc trop comprendre la perplexité des Vaudois lorsqu'ils ont appris que Radio Framboise devait être rebaptisée «Rouge FM».

Le simple constat du changement est en soi un motif valable de mécontentement. Mais le forfait va ici plus loin. On abandonne un nom connu de longue date, original, de consonance fruitée et rafraîchissante, un nom que l'usage avait fait rimer avec «radio cantonale vaudoise», et on le remplace par une raison commerciale insignifiante et affligeante, ne conservant de la baie originelle que sa couleur, laquelle, ainsi dépouillée de tout goût et de toute forme, est désormais surtout évocatrice de cocos & Co, socialos et sciences-po. C'est peindre le Diable sur la muraille? Peut-être – ça reste dans la même teinte. Toujours est-il que la radio locale en question a décidé de réduire sa programmation musicale pour donner plus d'importance à l'information, espérant concurrencer dans ce

domaine la Radio suisse romande... déjà plus rouge que rouge!

Accessoirement, on frémit à l'idée des honoraires qu'a dû toucher le consultant qui a proposé un nom aussi flamboyant, sachant ce qu'un logo de la même inspiration et de la même couleur avait coûté à notre ex-compagnie aérienne. Mais l'allusion à ladite compagnie et aux aléas financiers de la vie économique et politique suggère alors une autre explication, qui donnerait cette fois tout son sens à l'affaire qui nous occupe: le rouge n'est-il pas devenu, ces dernières années, la couleur emblématique de l'Etat de Vaud et de sa persistante indigence? Dans cette optique, le nouveau nom de la station FM servirait simplement à souligner de manière plus actuelle l'idée de «radio cantonale vaudoise».

Car c'est ainsi, hélas, qu'évolue notre image au carrefour de la modernité: autrefois, la référence à l'héraldique du Canton suggérait le vert; aujourd'hui, la situation de son trésor réclame le rouge.

LE RONCHON